Ami du Clergé du 30 juin 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXII. 7e *Dimanche après la Pentecôte :* Dominus vobiscum, 201.
L'Année avec Notre-Dame. — *La Visitation* (2 juillet) : Les « visitations » de Notre-Dame à la France, 203. — *Notre-Dame du Mont Carmel* (16 juillet) : Une grande famille mariale, 204.
Pour une Première Messe. — Le sacerdoce source de bonheur, 206.
En lisant. — Rôle de la foi dans une nation, 208.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXII

7e Dimanche après la Pentecôte

DOMINUS VOBISCUM

Mes frères,

Le *Sursum corda* — que votre charité filiale veut quotidien, du lever du soleil à son coucher, car le Seigneur est louable, adorable en tout temps (Ps. CXII) — est singulièrement facilité par les chants et les prières liturgiques, tellement ils sont riches de doctrine et de vie.

Le sens de ce dimanche me paraît être une affirmation joyeuse de la Providence paternelle, aimante, éternelle, qui : 1° a voulu une alliance avec l'humanité tout entière, — 2° s'exerce infailliblement envers tous, — et 3° doit être reconnue dans notre vie de travail quotidien.

I. — *L'Alliance de Dieu avec l'homme*

1° Ce mot formidable : Alliance de Dieu et des hommes, caractérise et distingue la seule vraie religion. Seuls, Israël et le christianisme ont leurs rapports avec Dieu sous la forme d'une alliance. Quelle révélation prodigieuse ! Le Dieu vivant est saint, séparé, tellement élevé, tellement redoutable, le grand Roi qui règne sur toute la terre (Ps. XLVI, *Introït).* Cependant, il se plaît à affirmer qu'il contracte une union durable, une alliance avec ses serviteurs privilégiés, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Josué, David. Au Sinaï, il contracte une alliance avec Israël, puis il prépare, par ses prophètes, une alliance définitive dont le Messie sera le médiateur.

2° Le Nouveau Testament est une alliance d'autant meilleure qu'elle est fondée sur de meilleures promesses (Héb., VIII, 6) et qu'elle réalise les promesses de l'ancienne (Héb., IX, 5). Le Christ Jésus est le Médiateur providentiel qui révèle l'amour du Père, ouvre le ciel aux hommes et instaure l'alliance parfaite et définitive.

3° Les promesses divines sont garanties par le Fils de Dieu en personne qui ajoute à sa présence le témoignage de sa mort. Il scelle l'alliance de son sang. Il est « Celui qui, par le sang d'une alliance éternelle, est devenu le grand Pasteur des brebis, notre Seigneur Jésus » (Héb., XIII, 20). C'est pour nous « l'introduction à une meilleure espérance, par laquelle nous avons accès auprès de Dieu » (Héb., VIII, 19). Dans le sang du Christ, Dieu est devenu abordable, il se révèle à l'intime des âmes comme un Père souverainement bon. L'homme donnera à la Loi divine une adhésion du cœur et s'y conformera avec amour. La Nouvelle Alliance est donc avant tout une union personnelle et intime de chaque âme avec Dieu, Père de tous et Epoux de tous ceux qui l'aiment.

4° Mais cette Alliance n'est pas limitée à quelques élus ou à une race ; elle est offerte à l'humanité entière, aux croyants de toute langue, de toute nation qui constitueront le peuple de Dieu (Héb., IV XI, 25), la maison de Dieu (III, 2, 6), la cité de Dieu (XII, 22). C'est une alliance de fraternité, puisqu'elle veut unir tous les hommes dans la possession commune, anticipée puis effective, de la béatitude éternelle, ce qui fonde leur mutuel amour. Aussi, universelle, l'Alliance nouvelle fondée dans le sang répandu pour tous, est éternelle. « *Hic est enim calix Sanguinis mei, novi et æterni Testamenti...* »

Vous tous, peuples de la terre, battez des mains ; offrez au Seigneur votre jubilation, votre allégresse (Ps. XLVI).

Venez, mes fils, écoutez-moi. Approchez-vous de moi et vous ne serez pas confondus (Ps. XXXIII). *(Graduel).*

« Seigneur, supplie la *Secrète,* qui avez consacré les victimes anciennes dans la perfection d'un seul et même sacrifice ; bénissez la matière de ce sacrifice offerte par vos dévoués serviteurs, comme vous avez sanctifié les présents d'Abel ; afin que l'offrande faite par chacun à l'honneur de votre Majesté profite au salut de tous... »

Voilà pourquoi une année de grâces où le pardon est offert à tous, où s'ouvrent toutes grandes les écluses de la miséricorde divine, est une année de *jubilé* ou de joie. L'année 1950 est annoncée dès maintenant comme un grand Jubilé pour tous ceux qui, suivant l'antique coutume, iront en pèlerinage au tombeau des saints et glorieux Apôtres, à Rome. Priez pour bien préparer l'Année Sainte.

II. — *Le gouvernement divin*

1° La Providence de Dieu n'est jamais en défaut. Voilà une vérité primordiale affirmée avec force par l'*oraison* de ce jour qui, en conséquence supplie le Maître du monde d'écarter de nous tout mal et tout danger et de nous accorder tout bien. Par Jésus-Christ, son Fils, Notre-Seigneur.

Autant et plus que les autres dogmes chrétiens, celui de la Providence divine est attaqué, ridiculisé, nié par le laïcisme, le naturalisme actuel qui est le lieu de rassemblement de toutes les hérésies. On ne veut voir en tous les événements qui, au jour le jour, alimentent la curiosité des humains que le jeu naturel de forces naturelles aveugles, l'effet du destin, du hasard. Le fatalisme a plus d'adeptes qu'on ne le croit. Mais, si le fatalisme musulman est une résignation totale à la volonté divine, le fatalisme païen contemporain est, au contraire, une négation de Dieu.

Contre cette aberration de l'esprit (?) moderne écrasé par la matière inexorable, nous affirmons avec le Christ, avec l'Eglise, que notre Dieu est notre Père qui est dans les cieux, qu'il sait mieux que nous tous nos besoins et nos devoirs, qu'il attend nos prières pour les exaucer, car elles ont leur place en son plan divin, et que ce plan qui embrasse l'univers spiri-

tuel et matériel est un dessein de sagesse et d'amour qui veut conduire au salut, au ciel, les âmes qu'il a créées à son image et destinées à partager sa gloire.

Notre Maître, ce n'est ni Voltaire, ce « singe de génie... par le diable envoyé », dont l'idée maîtresse ou, du moins, l'effort incessant fut de combattre la Providence et d'écarter de l'histoire le surnaturel, au point que cette idée lui était radicalement odieuse, ni Marx ni Lénine ni les autres prêcheurs d'un matérialisme de mort qui conduisent l'humanité au désespoir, au néant, au point que l'on envisage la possibilité d'un suicide collectif... C'est à leurs fruits que vous les pouvez reconnaître. Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits... Vous savez, par expérience, les fruits amers qu'un athéisme sans raison et sans cœur a fait goûter, depuis un siècle et demi, à la pauvre humanité.

2o Notre Maître, chrétiens, c'est Jésus-Christ. « Tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses et tout subsiste par lui... Dieu a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, en faisant la paix par le sang de sa croix » (Col., I, 16-20).

Ainsi, la création rentre dans l'ordre pour lequel elle a été faite.

« Tout est vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse ; tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang... Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit où « tout est vie » ; accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source ; tout est sagesse de ce côté-là ; dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu : rien ne vient au hasard : le péché même qui est le dérèglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre quand il est joint avec le supplice, et que Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut...

Tout ce que Dieu fait et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet ; agissons aussi en tout avec sagesse et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne » (Bossuet, *Elévations*).

3o En effet, le bon Dieu en contractant avec nous une étonnante alliance n'abdique nullement ses droits royaux et divins. Il veut être servi par amour, aimé dans le sacrifice. Et ce service est œuvre « de justice », de cette vertu qui veut rendre à chacun ce qui lui appartient. « Vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice, pour vivre dans l'iniquité. Faites servir ces mêmes membres à la justice pour votre sanctification... Le fruit du péché, c'est la mort. Maintenant, affranchis du péché et voués au service de Dieu, vous avez pour fruit la sanctification et pour terme suprême la vie éternelle » (Rom., VI). Grâces soient rendues à Dieu, dit encore l'Apôtre, de ce que, après avoir été les esclaves du péché, vous avez *obéi de cœur* à la règle de doctrine qui vous a été enseignée !

Obéissance ! « C'est celui qui fait la volonté de mon Père qui entrera dans le royaume des cieux », a dit Jésus, obéissant lui-même jusqu'à la mort et la mort de la croix. Obéissance de cœur ! Est-ce possible ? soupire le pécheur. « Pouvoir la retrouver, sur votre Cœur qui fut le nôtre, la place où reposa la tête de l'Apôtre ? » Oui, tout est possible à celui qui croit. En ces devoirs si doux Dieu réserve au pécheur converti la paix enfin retrouvée, l'amour paternel pour l'enfant qui était mort et qui est revenu à la vie.

Quel exemple plus admirable que celui de la sainte que nous fêtions le 22 juillet, Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, dont Jésus exalta l'amour ! Amour repentant, amour reconnaissant, les deux sentiments s'enflamment l'un l'autre dans cette âme que la grâce alla chercher dans sa misère, ramena dans le droit chemin et entraîna dans les rudes voies de la vie pénitente et contemplative. Ses nombreux péchés lui sont pardonnés. Elle a beaucoup aimé. « Va en paix ! ta foi t'a sauvée. » Jusqu'à la fin du monde, ces mots d'amour scelleront entre Dieu et les âmes la réconciliation, le renouveau d'un amour que le démon s'efforce de troubler, mais que Dieu, vainqueur en définitive, transformera en éternelle union.

III. — *Dieu en tout et en tous*

Le Fils de Dieu a tellement « pris au sérieux » sa mission de médiateur, de restaurateur de l'Alliance, qu'il a assumé, « endossé » pour ainsi dire notre humanité, tenant pour fait à lui-même le bien et le mal que nous nous faisons les uns aux autres (Mat., XXV, 31-46). En tout indigent, en tout malheureux, en tout pécheur (une âme en prison), c'est Jésus qui souffre, qui nous crie : Aide-moi, aime-moi, relève-moi ! Délivrer les âmes de la mort, les nourrir en leur faim, c'est sa mission, sa passion ardente. Mais il les sauve avec notre coopération.

1o Les œuvres d'apostolat, de charité réclament des bras, des cœurs généreux. Leur donner sa vie, c'est vraiment aimer le Créateur en sa créature, dans les humbles, les enfants, les âmes dans la nuit. Le grand secret de S. Vincent de Paul, le voici : Dieu est dans tous les hommes... Il les habite ou les habitera bientôt : « Au travers de leurs maux ou de leur boue, je le vois, je le touche. En les recueillant et en les aimant, c'est lui que je salue, que j'aime et que j'honore. En pansant leurs plaies, je baise les siennes. » Et, par un juste retour, les pauvres reconnaissent Dieu en M. Vincent...

2o Votre profession, votre métier est une œuvre divine quand vous la considérez à la lumière de la foi. Le travail d'un chacun sert au bien de tous, donc à Jésus-Médiateur ; en effet, en prenant notre chair, il a pris, élevé en lui l'humanité et nous sommes membres de son corps (Eph., V). Que le laboureur travaille la terre avec une joie sacrée, que l'ouvrier d'usine et l'artisan œuvrent religieusement ! La matière sert l'esprit, l'esprit est au service du Christ et le Christ est à Dieu.

Et vous, jeunes, ambitionnez, préparez un métier qui vous fasse vivre, non aux dépens, mais au service de vos frères, et par là au service de Dieu.

* *

« O mon Dieu, je désire vous aimer et vous faire aimer en sauvant les âmes... Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre Royaume. En un mot, je désire être sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu, d'être vous-même ma sainteté » (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus).

Que tout en vous travaille, souffre et prie pour conquérir le monde à votre amour ! *Amen.*

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

La Visitation

(2 juillet)

LES « VISITATIONS » DE NOTRE-DAME A LA FRANCE

Mes frères,

Dans toutes les fêtes qui commémorent les mystères de Marie, de ses origines à son entrée en scène à l'Annonciation, la France séculaire nous est apparue le bon ouvrier de la glorification de la T. S. Vierge sur la terre.

Mais les relations qui ont abouti à l'accord de Marie et de la France ne sont pas unilatérales. C'est même la Sainte Vierge qui a fait les premières avances : ce n'est pas vous qui m'avez choisie, mais moi qui vous ai élus. Elle nous a visités.

Elle a recommencé chez nous sa visite à sa parente Elisabeth.

Ce nouveau mystère de Marie, comme tous les autres, a suscité chez nous des élans de prière, de joie, de sainteté : le chant du *Magnificat,* les feux de la Saint-Jean, la vie offerte des dames d'honneur de ce mystère : les religieuses de la Visitation. Leur Père et Fondateur, S. François de Sales, avait écrit en son style inimitable : « ...toute la maison sera une ruche spirituelle, en laquelle une partie des abeilles mystiques ménagent le miel et la cire des oraisons et autres exercices intérieurs, et l'autre sortira pour recueillir le suc des miséricordes entre les pauvres et affligés, qui sont aux yeux de Dieu de belles fleurs entre les épines » (cité par Mgr Julien, *Saint François de Sales,* « Les grands cœurs », 2e part., ch. VII). Bref, d'autres Marie, remplies de Dieu, en visite auprès de leurs sœurs dans le besoin.

Pourtant, ce qui sollicite ici l'attention et la réflexion, ce sont les visitations de la Vierge à la France. Et non pas tant leur histoire que nous connaissons par cœur ; mais leur but, leur intention, leur mystère. J'ai sous les yeux une image éditée par les Bénédictines de Bayeux : Une carte de la France sur l'azur des mers qui baignent ses côtes, une carte nue, sans le tracé des fleuves ni le relief des montagnes, sur laquelle se détachent seulement quatre étoiles qui portent des noms connus : Paris, Pontmain, la Salette, Lourdes. Tournée vers l'Est, les pieds sur les Pyrénées, le visage à la hauteur de la Loire, la Vierge s'avance, mains jointes, dans un geste d'offrande et de supplication à la fois. Et sur toute la carte, du haut en bas, s'inscrit en caractères gothiques, comme si la France la faisait sienne, la parole d'humilité confuse d'Elisabeth : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne à moi ? »

Pourquoi ces visitations de Marie à notre pays ? Aux mêmes fins profondes que sa visitation à Elisabeth : pour porter Dieu ; pour porter Dieu à la France et pour que la France le porte au monde.

I. — *Pour porter Dieu à la France*

Quand on relit les deux récits de l'Annonciation et de la Visitation, on voit tout de suite le lien qui les rattache : Marie vient d'apprendre par l'archange Gabriel la maternité prochaine de sa cousine Elisabeth, d'un âge assez avancé ; dans cette situation doublement difficile pour elle, sans doute la future maman aura besoin de l'assistance d'une parente plus jeune et encore sans soucis de famille ; Marie n'écoute que son bon cœur et part en toute hâte.

Evidemment ! Mais la grâce de Dieu qui inspire et met en route la jeune Marie de Nazareth poursuit des desseins plus hauts. Le vrai héros de la Visitation, c'est moins la future maman que l'enfant qu'elle porte dans son sein. « Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. Alors, élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli dans mon sein » (Luc, I, 41-43).

Elisabeth a tout de suite entrevu le mystère de la Visitation. Ce n'est pas pour elle, mais pour son enfant que la Mère de son Sauveur vient à elle. Cette mère apporte justement ce Sauveur, qui est en elle depuis le *Fiat,* pour qu'il communique déjà le salut à celui qui doit être son prophète, son précurseur et son témoin.

Et pareillement, quand la Vierge Marie — pour ne parler que de ses dernières visites les plus connues de tous — descend vers la pieuse novice de la rue du Bac, ou les enfants de la Salette et de Pontmain, ou la petite pastourelle de Lourdes, ce n'est pas pour leurs intérêts matériels qu'elle se dérange. « Je ne te promets pas de te rendre heureuse ici-bas, mais là-haut », a-t-elle déclaré à Bernadette ; ce n'est pas même pour ces voyants et ces voyantes, en définitive, même si elle leur communique quelque secret personnel ; ce n'est pas pour eux, mais pour les gens de chez eux, pour le pays auquel ils appartiennent, pour la France. « Faites le passer à tout mon peuple », dit-elle à la Salette.

A cette France, elle vient donner Dieu : la charger d'une mission en nom Dieu, à la rue du Bac ; — la ramener à la foi de Dieu à la Salette ; — lui redonner confiance en Dieu, à Pontmain ; — en faire l'ostensoir de Dieu, à Lourdes, l'ostensoir de son hostie, de sa puissance miraculeuse, de sa pitié humaine, l'ostensoir des grandes vertus de charité, de concorde, de paix qu'il est venu instaurer dans le monde.

A chacune de ses visites, c'est la France qui tressaille, parce qu'elle reçoit une nouvelle effusion de grâce qui la purifie et qui la sacre, comme, à la Visitation, c'est Jean qui tressaille sous la grâce qui le sanctifie en vue de sa mission future.

II. — *Pour que la France porte Dieu au monde*

C'est en vue de sa mission future que Jean-Baptiste fut le grand bénéficiaire de la Visitation de Marie. Du Christ il serait le Prophète, le Précurseur et le témoin. Dans les desseins de Dieu sa sanctification miraculeuse dès le sein de sa mère, à la voix de la Vierge de la Visitation, le prépare de loin à remplir sa destinée.

Les visitations renouvelées de la Vierge à notre pays n'ont pas d'autre signification. Marie porte Dieu à la France, mais pour que la France à son tour le porte au monde. La France a aussi une mission.

Avec toute l'autorité de sa science, dans ses *Conférences* de Notre-Dame de Paris, en 1928, le cardinal Baudrillart a mis en lumière cette vocation catholique de la France, avec une mesure et une pondération qui donnent encore plus de poids à son affirmation, et l'imposent à tous les esprits réfléchis.

« Election, vocation ? interroge-t-il. En dehors du peuple d'Israël, le peuple de Dieu, y a-t-il donc des peuples élus ? Si je considère la rigueur des termes, je ne le pense pas. Mais il est des prédestinations providentielles que les événements nous permettent de vérifier et ces prédestinations dans notre histoire à nous, apparaissent avec une telle clarté, que sans nulle prétention, et sans diminuer le rôle d'autres nations, nous nous croyons en droit de nous appliquer la parole du psalmiste : *non fecit taliter omni nationi* » (Mgr Baudrillart, *La vocation catholique de la France et sa fidélité au St-Siège à travers les âges*, Spes, 1928 : 1re conf.).

Cette mission est à l'image de celle de Jean-Baptiste.

1° De la France, le Christ a fait son précurseur, le précurseur de son règne dans le monde.

De tous les peuples barbares qui vont se substituer à l'empire romain, elle est la première à embrasser la foi que lui prêche S. Remi. Clovis reçoit le baptême à Reims avec ses soldats. La France devient la Fille aînée de l'Eglise.

De tous les peuples chrétiens d'Occident qui vont se croiser pour la défense des Lieux Saints, la France prend la tête. Quel pape a écrit le premier en faveur de ces Lieux Saints ? Un pape français, Sylvestre II. Quel prêcheur soulève l'enthousiasme des peuples pour cette cause ? Un moine français, Pierre l'Ermite.

2° De la France, le Christ a fait son prophète, l'annonciateur et le missionnaire de son règne sur la terre.

Dès qu'elle a reçu le flambeau de la foi, elle court le porter sous d'autres cieux. Pendant la période mérovingienne l'Irlande, l'Angleterre, la Germanie reçoivent leurs missionnaires de France. S. Grégoire peut écrire à Brunehaut que « si les Saxons ont eu le bonheur d'entendre la prédication de l'Evangile, c'est à elle, après Dieu, qu'ils en sont redevables. »

Au XVIIe siècle, son élan missionnaire la porte au-delà des océans et d'abord vers le nouveau monde qu'elle va conquérir au Christ. « Si nous voulions, écrit un historien du Canada, marquer en peu de mots les motifs qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirions que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or, les Anglais, la liberté politique et religieuse, les Français pour y répandre la lumière de l'Evangile. »

Encore aujourd'hui, malgré laïcité et dénatalité, elle reste au premier rang de l'évangélisation lointaine : en 1900, sur 6.000 prêtres missionnaires, la France en fournissait 4.500 à elle seule, soit 75 0/0. Aujourd'hui, ils sont plus de 10.000, prêtres ou frères.

3° De la France, le Christ a fait son témoin par sa fidélité, ses vertus et ses martyrs.

Au XVIe siècle, la catholicité se trouve à un tournant critique. Les anciens Etats catholiques ont sombré dans l'hérésie à la suite de leurs rois : le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Angleterre, l'Ecosse, de nombreux Etats allemands. La France exige l'abjuration et la conversion de son futur roi avant de reconnaître Henri IV.

A toutes les périodes de son histoire, elle ne cesse d'épanouir une floraison de sainteté, avec une fécondité qui lui a valu un jour le nom magnifique de terre des saints : et la sainteté est une des marques, un des signes, la note distinctive de la vraie religion.

Elle y apporte aussi le témoignage de son sang, du sang de ses martyrs, ceux des premiers siècles de son évangélisation, de la Révolution, de ses missions, et du sang de ses fils morts pour défendre la civilisation en péril.

C'est pour maintenir ou remettre la France sur la voie de son magnifique destin, que périodiquement la T. S. Vierge nous renouvelle ses visitations. Comme aux jours de la Rédemption, elle continue de servir la mise en œuvre de ce mystère du salut à tous les temps et à toutes les latitudes. Mais pour cela elle agit d'abord sur les individus et sur les peuples marqués de ces « prédestinations providentielles » : à elle aujourd'hui la formation et la conduite de ces âmes et de ces collectivités privilégiées, comme à elle autrefois la sanctification de Jean le Précurseur à Aïn-Karim ou l'éducation mystique de Jean l'évangéliste après le Calvaire. A l'Annonciation elle a lié pour toujours sa cause à la cause de son Fils, le Rédempteur des hommes.

* *

Ces rappels continus aux lois essentielles de l'Evangile qu'elle fait retentir aux quatre coins de la France ne doivent pas rester sans écho. A chacun de nous de les faire passer dans notre vie, pour que de proche en proche, par la bienfaisante contagion de l'exemple, ils soient entendus et vécus par la nation.

Ainsi la fidélité de la France à sa mission, et par conséquent à sa grandeur, repose sur chaque catholique français. Avons-nous assez conscience de cette responsabilité personnelle ? Ne nous en déchargeons-nous pas trop sur les autres, comme il arrive souvent quand un devoir prend une portée collective ?

Soyons donc accueillants aux visitations de Notre-Dame ! Chacun, dans notre sphère et suivant notre vocation, donnons retentissement à son message. Surtout, qu'il résonne dans notre vie.

Et qu'ainsi « par vous [ô Marie] la France fidèle à sa vocation, soutenue dans son action par la puissance de la prière, par la concorde dans la charité, par une ferme et indéfectible vigilance, exalte dans le monde le triomphe et le règne du Christ, Prince de la paix, Roi des rois et Seigneur des seigneurs ! » (Card. Pacelli, *Discours* à N.-D. de Paris, 13 juillet 1937).

Notre-Dame du Mont Carmel

(16 juillet)

UNE GRANDE FAMILLE MARIALE

Mes frères,

Nombreuses sont les prérogatives de la Sainte Vierge que nous honorons sous ce titre de Notre-Dame du Mont Carmel.

Pour le plus grand nombre des fidèles cette fête rappelle surtout que la T. S. Vierge est la patronne toute spéciale de l'Ordre des Carmes et des Carmélites, des membres de leur Tiers-Ordre, des chrétiens et des chrétiennes qui ont reçu et portent son scapulaire.

Bien des pays ont contribué et glorieusement, à la protection de cette grande famille mariale — *totus marianus est*, il est entièrement de Marie, disent unanimement les historiens — et du même coup à la glorification de Notre-Dame du Mont Carmel. Il faut faire une place à la Palestine, à l'Angleterre, à l'Espagne, à la France. De refaire brièvement cette histoire nous montrera qu'ici encore notre pays n'est pas absent de l'hommage du monde à Notre-Dame

et que nous avons là un nouveau motif de compter qu'elle continuera à l'abriter sous ce manteau blanc dont elle couvrit un jour ses carmélites du couvent de Saint-Joseph d'Avila (Ste Thérèse, *Vie par elle-même,* ch. XXXVI).

En Palestine se place son berceau ; à l'Angleterre nous devons son scapulaire ; l'Espagne lui donne sa seconde Mère ; au parterre de France s'épanouit sa fleur la plus gracieuse et la plus suave.

I. — *La Palestine*

Si l'origine du Carmel est, en partie, incertaine, on peut dire du moins qu'elle remonte à la plus haute antiquité chrétienne.

Le jour de la Pentecôte, à la première prédication de Pierre, parmi les trois mille convertis qui vinrent grossir le troupeau du Christ, *pusillus grex,* se trouvaient, d'après les leçons du Bréviaire, de pieux israélites, disciples jusque-là d'Elie, d'Elisée et de Jean-Baptiste. Ils eurent l'occasion et le bonheur de rencontrer Marie, Mère de Jésus, qui avait présidé aux prières du Cénacle et qui restait le centre des saintes femmes de l'Eglise de Jérusalem. De ces contacts et de ces conversations ils conçurent une telle vénération de la Sainte Vierge que de retour à la solitude du Mont Carmel, ils élevèrent un sanctuaire en son honneur et sur cette montagne où jadis la nuée mystérieuse, vue par le prophète Elie, avait préfiguré la Vierge Mère : *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum.*

Ce sanctuaire devint le foyer de ferveur de leur vie claustrale. Si grande était leur dévotion à la Vierge qu'on ne les appelait plus que les Frères de la Bienheureuse Vierge du Mont Carmel. Quand plus tard les Souverains Pontifes les désignèrent officiellement de ce nom, ils ne firent qu'homologuer une prescription populaire.

Ainsi naquit le premier Ordre religieux, sous le signe de Notre-Dame « la Reine des Vierges ». Et c'est à la Palestine, le pays du Christ et de sa Mère, à ce Mont Carmel dont les prophètes avaient chanté la gloire (Jér., XLVI, 18 ; Is., XXXV, 2 ; Cant., VII, 5), à cette montagne déjà prédestinée sur laquelle descendit la nuée féconde implorée par Elie, que revient l'honneur d'avoir été le berceau de ce premier né de tant d'autres Ordres et Instituts religieux suscités par l'amour de Marie.

II. — *L'Angleterre*

L'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel connut bien des vicissitudes : attaques du dehors, relâchement à l'intérieur.

Vers le milieu du XIIIe siècle présidait à ses destinées un religieux d'une sainteté éminente, né en Angleterre, dans le comté de Kent, S. Simon Stock. A douze ans il avait abandonné la maison paternelle pour mener la vie érémitique des Pères du désert. Pour abri, il élut le creux d'un tronc de chêne — *Stock* disent les anglais — dont le nom lui resta.

Après vingt ans de cette vie de solitude, il faisait profession chez les Carmes, était élu d'abord Vicaire général, puis nommé Général de l'Ordre.

A cause des persécutions dont les Carmes étaient l'objet, il lui vint à la pensée de supplier la Sainte Vierge de témoigner par quelque signe sensible sa bienveillance qu'elle était vraiment la Mère de cet Ordre né de cet amour et placé sous son invocation. C'est alors que Notre-Dame lui apparut conduite en grand cortège. « ...Et tenant en main l'habit de l'Ordre, elle lui dit : Ceci sera la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les Carmes : celui qui mourra revêtu de cet habit n'aura pas à souffrir des feux éternels. »

Plus tard la Sainte Vierge avait fait comprendre que l'habit des Carmes serait aussi le gage d'une prompte délivrance du purgatoire.

Ainsi ce sera la gloire de l'Angleterre, autrefois l' « île des Saints », que le monde ait reçu par l'un de ses enfants, ce scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel qui assure à tous les fidèles qui l'ont reçu cette double grâce insigne d'une bonne mort et d'une rapide libération du purgatoire.

III. — *L'Espagne*

Il était réservé à l'Espagne de donner au vieil Ordre marial, comme une seconde Mère, Ste Thérèse d'Avila, l'illustre réformatrice du Carmel, dont le prestige étonnant, la doctrine mystique, et l'intercession au ciel ne cessent d'animer de son esprit et de sa ferveur les fils et les filles de Notre-Dame du Mont Carmel.

Aussi bien, dans cette réforme, elle ne voulut être qu'aux ordres de la T. S. Vierge qu'elle reconnut et établit Prieure en titre.

C'était dans ce monastère de l'Incarnation d'Avila, celui de ses jeunes années de vie religieuse. Sous l'autorité du Père Visiteur, Pierre Fernandez, il s'agissait d'y établir sa réforme, le retour des quelque cent trente religieuses à une vie plus régulière et plus fervente. Cela n'allait pas sans une opposition assez vive.

« Mais son âme, toujours unie à Dieu, n'était point accessible à l'agitation et n'aspirait qu'au recueillement, si bien que, se retrouvant dans ce chœur qui l'avait reçue jeune religieuse et oubliant quel motif l'y ramenait, elle se rendit tout droit à son ancienne stalle, puis s'apercevant de sa distraction et dissimulant « une envie de rire qui l'emportait sur son chagrin », elle se hâta vers le banc prioral, y installa une statue de la Vierge de clémence, tenant les clefs du monastère, et agenouillée à ses pieds déclara Marie vraie Prieure de la communauté. Tandis que cet acte d'humilité apaisait peu à peu les cœurs révoltés, Notre-Dame accepta la charge, et, à la place occupée par son image, vint au chant du *Salve,* entourée d'une multitude d'anges, résider parmi ses filles » (M.-M. Vaussard, *Le Carmel,* p. 66).

Ainsi la T. S. Vierge fécondait-elle par son intervention miraculeuse la tâche gigantesque de la réforme que de son vivant Ste Thérèse établit dans 32 couvents contre vents et marées, et qui a donné au vieil Ordre marial une nouvelle sève. De la grande Thérèse, l'Espagne est justement fière.

IV. — *La France*

Mais de sa petite Thérèse, la France elle aussi est fière.

« Il est un nom que les yeux espèrent dès le début d'une étude sur la spiritualité carmélitaine. Depuis les jours, en effet, où les austères vertus de Jean de la Croix unies aux suaves leçons de Thérèse d'Avila, attiraient tant d'âmes sur la Sainte Montagne, depuis donc le XVIe siècle, fut-il un temps plus irradié des clartés carmélitaines que le nôtre ? » (M. Moreau, *La spiritualité carmélitaine).* Et il le doit au miracle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fille de France.

Comment ne pas parler ici de miracle de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme on parle du miracle de Ste Jeanne d'Arc ? La rapide et prodigieuse ascension de sa gloire ne relève-t-elle d'une volonté et d'une intervention spéciale de Dieu ? Ses Sœurs de Lisieux se demandent ce qu'on pourra bien dire d'elle dans sa notice nécrologique et vingt-huit ans ne seront pas écoulés que l'Eglise la proclamera Sainte, dans « un ouragan de gloire » disait aux pèlerins de sa canonisation (audience du 18 mai 1925) le pape Pie XI qui vénérait en elle l'étoile de son pontificat.

Et comme les initiateurs du Carmel, comme saint Simon Stock, comme Ste Thérèse d'Avila, elle a le culte et l'amour de Notre-Dame, Mère et Reine du Carmel. Elle voit surtout en elle sa Mère, sa Mère qui s'est sanctifiée par sa petite voie que tous nous pouvons suivre, sa Mère avec laquelle il faut se tenir et vivre.

« Que je l'aime, la Vierge Marie, s'écrie-t-elle. On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable. Elle est plus Mère que Reine. »

Le nombre des petits est bien grand sur la terre,
Ils peuvent sans trembler vers toi lever les yeux... ;
Par la commune voie, incomparable Mère,
Il te plaît de marcher pour les guider aux cieux.

« Voici mon secret, dit-elle à ses novices, je ne fais jamais d'observation sans invoquer la Sainte Vierge ; je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire du bien ; et moi-même je suis souvent étonnée des choses que je vous enseigne. Je sens simplement, en vous le disant, que je ne me trompe pas et que Jésus vous parle par ma bouche. »

Cette dévotion à la Sainte Vierge fut un des grands moyens de sa sanctification : « ...Dieu opéra d'admirables ascensions dans le cœur de Thérèse, qui, imitant la vie cachée de la Vierge Marie, produisit comme un jardin fertile, les fleurs te toutes les vertus » (Fête de Sainte Thérèse, leçon v).

* *

Tous les peuples ont été appelés à apporter leur contribution à la gloire de N.-D. du Mont Carmel. N'est-elle pas la Reine des nations ? Et on regrette de ne pouvoir citer que ceux qui ont eu un rôle d'avant-scène, connu de tous.

Il peut nous sembler que notre pays soit tard entré dans ce concert, encore qu'avant Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, spécialement au XVIIe siècle, il ait fait honneur au grand Ordre marial. Mais l'ouvrier de la onzième heure a droit à la même récompense. Et n'est-ce pas le cas de répéter avec l'Evangile que les derniers seront les premiers ?

Car notre Ste Thérèse est « l'enfant chérie du monde ». Sous toutes les latitudes on trouve sa statue ou son image. Elle est la seconde patronne de la France, mais aussi la patronne des missions. C'est donc sur toute la terre qu'elle projette le rayonnement de Notre-Dame du Mont Carmel et de sa grande famille.

Il nous faut prendre conscience de cette élection divine pour en rendre grâces, pour nous en montrer dignes, pour y correspondre.

Que le haut idéal du Carmel, que la France a fait resplendir par Ste Thérèse, éveille de nombreuses vocations dans notre jeunesse qui paraît se refuser à l'appel de Dieu !

Qu'il trouve et suscite des âmes qui s'en inspirent de plus en plus, même en dehors du cloître, à notre époque qui semble avoir perdu le sens de la prière et du recueillement !

Qu'il rappelle à tous les chrétiens et leur inspire de s'assurer les magnifiques privilèges dont N.-D. du Mont Carmel a gratifié les premiers nés de sa gloire et de son cœur par la fidélité à son scapulaire !

Et ici encore la France aura bien servi la cause de Notre-Dame.

POUR UNE PREMIERE MESSE

LE SACERDOCE, SOURCE DE BONHEUR

« Voici que je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. » (Luc, II, 10).

Mon cher ami, mes frères,

L'ange de Bethléem annonçait la naissance du Sauveur. C'était une bonne nouvelle : *Evangelizo vobis*. C'était l'Evangile, « la bonne nouvelle ». Or, voici qu'hier, dans votre ordination, un nouveau prêtre, un ministre de l'Evangile nous est né ; demain par votre ministère auprès des âmes un Sauveur leur sera donné. Quelle bonne nouvelle pour vous, pour vos parents et vos amis, pour la paroisse et pour tout le peuple que celle de votre sacerdoce !

Il appartenait au vicaire des « Jeunes », qui a la joie de vous accompagner à l'autel après avoir eu le mérite de vous aider à en gravir les degrés, et qui est justement fier de compter un nouveau prêtre parmi les enfants de son catéchisme et les jeunes de son patronage, de remplir aujourd'hui le rôle de messager de cette bonne nouvelle. J'ai consenti bien volontiers à le remplacer ce matin pour le laisser à sa laborieuse tâche de conducteur d'hommes... Cela me donne l'occasion, et j'en suis heureux, d'exprimer le vœu que votre sacerdoce réalise les espérances de votre cléricature. Vous avez su jusqu'ici vous concilier l'estime et la sympathie de toute la paroisse en vous montrant un séminariste modeste, serviable, docile, édifiant. Les fleurs printanières dont l'heureux présage de fruits abondants. J'espère que demain vous aurez la joie du bon prêtre qui va où Dieu l'envoie, faire du bien aux âmes et porter des fruits de salut : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat*.

Et pour vous y encourager, je vais essayer d'appliquer au prêtre, cet autre Christ, la parole de l'Evangile relative au Christ que j'ai citée : *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo* : — Ne craignez pas. Je vous annonce une grande joie : Le sacerdoce fait le bonheur du prêtre qui le reçoit, et le bonheur du peuple sur qui il s'exerce.

I

Le sacerdoce, bonheur du prêtre qui le reçoit, ne serait-ce pas une exagération oratoire d'idéaliste plutôt qu'une réalité ? Car où donc trouver les éléments de ce bonheur ?

a) Dans une situation matérielle avantageuse ? — Il y a longtemps que le clergé français privé des bénéfices de l'ancien régime, puis des traitements modestes, mais encore honorables du Concordat, peut évoquer ce que le cardinal de la Luzerne écrivait en partant pour l'exil :

Ou le serment ou l'indigence,
Mon cœur pourrais-tu balancer ?
Adieu pour toujours, opulence !
De toi je saurai me passer.

L'adieu à l'opulence est depuis longtemps effectué, définitif. Sans doute la Providence pourvoit aux besoins de ses ministres par les offrandes volontaires des fidèles au Denier du Culte, si honorables pour ceux qui les reçoivent, et si méritoires pour ceux qui les donnent ; et si Jésus nous demandait comme à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyés sans argent, sans besace, sans souliers, quelque chose vous a-t-il manqué ? » Il vous faudrait répondre comme eux : « Rien, Seigneur ! Rien du nécessaire ne nous a manqué à votre service. » Encore est-il sous-entendu : A condition de se contenter de peu comme les apôtres, car la situation actuelle des prêtres se rapproche plus de la pauvreté évangélique que des goûts de notre époque et de nos contemporains.

b) Ce que nous avons perdu en avantages matériels l'avons-nous retrouvé en considération morale ? — Oui, en partie, mais en partie seulement et non sans une redoutable contrepartie.

Certes, dans tous les milieux, chez les pauvres et les humbles comme chez les riches et les grands, le prêtre est généralement entouré de considération et de respect. Partout il y a des gens qui voient dans le prêtre ce qu'il est : un homme que son sacerdoce a élevé en le séparant, un homme semblable aux autres par son origine, mais supérieur aux autres par la consécration qu'il a reçue et les pouvoirs sacrés qui lui ont été confiés.

Mais le prêtre ne tarde pas à s'apercevoir que si quelques-uns le croisent avec un salut respectueux et un sourire sympathique, beaucoup ne le regardent même pas, et certains en passant à ses côtés affectent une raideur farouche et lui lancent des regards mauvais. Il se souvient alors qu'il est comme son Maître, un signe de contradiction. Les croyants le respectent comme le représentant de Dieu. Les indifférents ne voient en lui qu'une sorte de fonctionnaire de l'administration religieuse, dont la vocation, le caractère sacré sont pour eux une énigme, à laquelle ils ne comprennent rien. Les autres, plus clairvoyants, égarés par la mystique communiste ou les derniers préjugés de l'anticléricalisme, regardent le prêtre comme l'ennemi de leurs appétits, de leurs passions de bouleversement. En somme, la situation morale du prêtre prêtre serait assez bien représentée par deux images sur les deux faces d'une médaille : d'un côté le pasteur respecté du troupeau fidèle ; au revers comme une brebis sans défense, pourchassée par des loups.

c) En écartant provisoirement l'image de l'Agneau immolé — provisoirement, car il reste le modèle du prêtre : *Sacerdos et Victima* — si nous gardons celle de la Bergerie, le beau côté de sa situation de prêtre serait-il donc la perspective d'une existence douce et tranquille, exempte de tracas et de soucis, où l'on se laisse vivre dans une médiocrité faisible que le « français moyen » rêve généralement pour sa retraite ?

Les temps de cette vie pastorale débonnaire, temps heureux, plus gâtés qu'heureux, sont révolus. Aujourd'hui dans le ministère paroissial comme dans le professorat, les ouvriers sont moitié moins nombreux pour un travail doublé. Aujourd'hui le prêtre est tiraillé entre les exercices indispensables de sa vie de piété sacerdotale, le temps nécessaire de sa culture intellectuelle et les obligations pastorales anciennes et nouvelles, multipliées par le nombre croissant des églises et des paroisses à desservir, avec les corvées matérielles et le redoutable problème des déplacements qui usent le temps, l'argent et les forces. Le prêtre doit donc faire face à des occupations variées, incessantes, dont l'ensemble dépasse sans conteste la moyenne de travail de ses contemporains.

Et dans cette profession étrange où vous entrez, par un singulier anachronisme, il n'est question ni de chômage, ni de limitation des heures de travail, pas même de droit à la retraite. La retraite ? les curés à quatre ou cinq binages, ou toujours en fonction même à 87 ans, n'y songent pas plus qu'à la grève. Leur espoir est de finir comme ce curé octogénaire, tombant un dimanche matin sur la route de son binage, dont il était pasteur depuis 52 ans, ou notre cher chanoine H., volontaire à 78 ans pour les Pâques et les Communions solennelles de son ancienne paroisse sans prêtre, mort également à sa noble tâche, mort au champ d'honneur de l'apostolat.

d) Mais enfin, — je reviens à ma proposition du bonheur du prêtre — pour trouver du bonheur dans ce labeur sans relâche, quelles compensations extraordinaires le prêtre rencontre-t-il donc ? — A vrai dire, aucune ! puisqu'il doit s'interdire non seulement les plaisirs coupables ou dangereux, mais même la plupart des distractions honnêtes, que l'on permet au commun des mortels et que l'on trouverait déplacées chez le prêtre. La soutane du prêtre dont la couleur noire manifeste qu'il a fait son deuil des plaisirs du monde, n'est vraiment à sa place que dans les œuvres de dévouement et de sacrifice.

e) Où donc trouvera-t-il le bonheur que je lui annonce ? — Mais là ! Dans ce terrain en apparence aride et pierreux du travail, du dévouement et du sacrifice, mais où l'on trouve quand on y creuse le trésor caché de l'Evangile, trésor si précieux qu'on fait encore un bon marché en vendant tout pour l'acquérir.

Sans nier la satisfaction qu'on trouve ordinairement à recevoir, — et, remarquons-le en passant, il n'est personne à qui l'on donne aussi fréquemment, aussi largement et aussi volontairement et de bon cœur qu'au prêtre — il faut proclamer avec Jésus cité par S. Paul qu'il y a un bonheur plus raffiné et plus profond que celui de recevoir, c'est le bonheur de donner : *Beatius est magis dare quam accipere.*

Et c'est ici la supériorité et le triomphe du prêtre. Personne n'est heureux comme lui, car personne ne donne comme lui ! Il donne tout. Il se donne lui-même. Ainsi hier vous avez renouvelé à Dieu votre consécration totale. Vous lui avez donné vos 25 ans, toute votre vie, toutes vos puissances d'activité et d'affection. Et plus le sacrifice, le don de vous-même a été complet, plus vous êtes aujourd'hui rayonnant de joie : *Lætus obtuli universa.* C'est la mystérieuse loi évangélique du « Qui perd gagne » : Qui perd perd sa vie à cause de moi la sauvera. Qui fait pour moi un sacrifice recevra dès ce monde-ci le centuple. Loi dont l'expérience vous montre tous les jours la réalisation.

Le prêtre a trouvé le secret du bonheur parce qu'il se dévoue, parce qu'il embellit son âme en la sacrifiant, tandis que ceux qui veulent vivre leur vie la gâchent et la perdent et parce qu'ils cherchent le plaisir sont les artisans de leur malheur.

Il n'est pas rare de rencontrer des gens mécontents de leur profession. Des prêtres mécontents des autres,